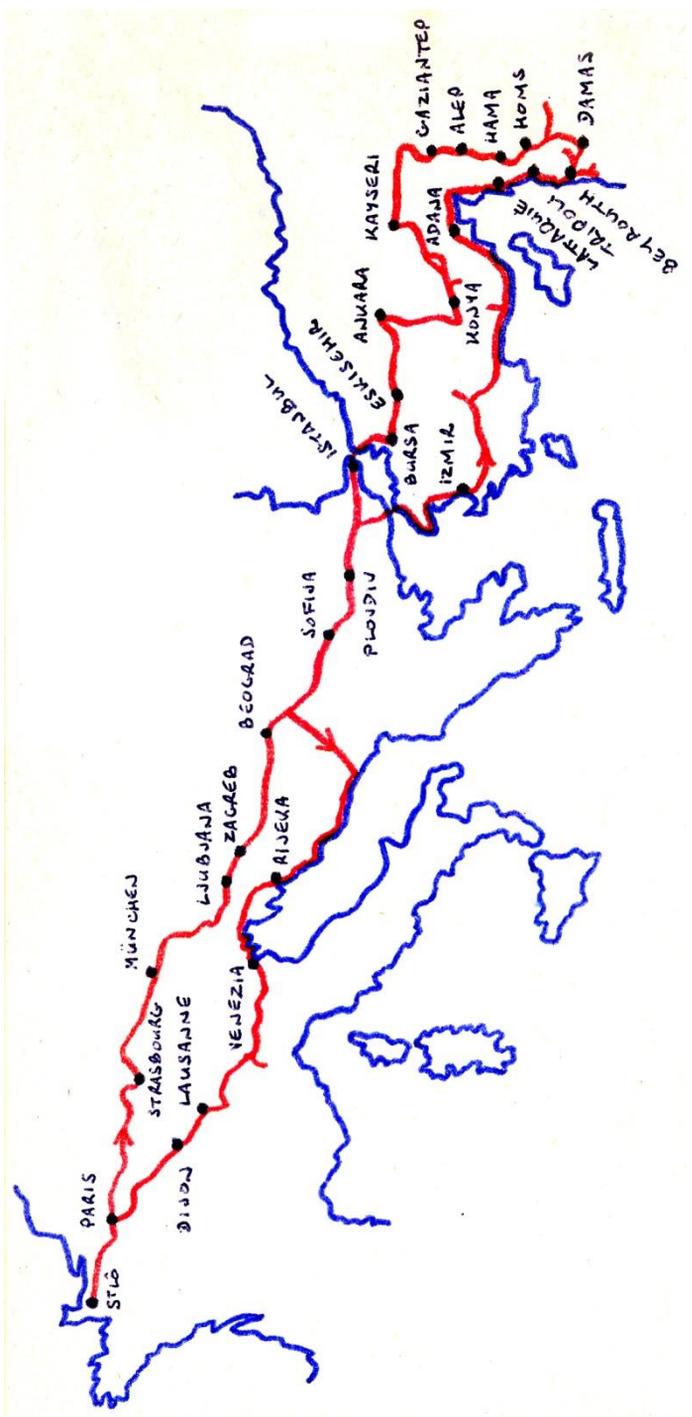


**VOYAGE
AU PROCHE
ORIENT**

Jean-Michel Caillard
Philippe Guillot
Daniel Barillier

VOYAGE AU PROCHE-ORIENT



1969

Août-septembre

LES ÉTAPES

- 2 août : Saint-Lô - Heimsheim, 896 km.
 3 : Heimsheim - Villach, 612.
 4 : Villach - Beograd, 694.
 5 : Beograd - Edirne, 714.
 6 : Edirne - Çannakale, 266.
 7 : Çannakale - Izmir, 380.
 8 : Izmir - Çardak, 402.
 9 : Çardak - Antalya, 381.
 10 : Antalya - Manavgat, 316.
 11 : Manavgat - Mersin, 367.
 12 : Mersin - Dortyol, 210.
 13 : Dortyol - Qalaat el Hosn, 418.
 14 : Qalaat el Hosn, 17.
 15 : Qalaat el Hosn - Saïda, 331.
 16 : Saïda - Baalbeck, 247.
 17 : Baalbeck - Damascus, 99.
 18 : Damascus, 17.
 19 : Damascus - Tadmor, 363.
 20 : Tadmor - Halab, 385.
 21 : Halab - Darende, 437.
 22 : Darende - Urgub, 418.
 23 : Urgub - Ushisar, 45.
 24 : Ushisar - Aksaray, 194.
 25 : Aksaray - Konya, 252.
 26 : Konya - Ankara, 300.
 27 : Ankara - Temelli, 84.
 28 : Temelli - Mudanya, 441.
 29 : Mudanya- Gemlick, 92.
 30 : Gemlick, 9.
 31 : Gemlick - Istanbul, 113.
 1^{er} septembre : Istanbul - Tarabya, 56.
 2 : *idem*, 46.
 3 : *idem*, 42.
 4 : Tarabya - Harmanli, 372.
 5 : Harmanli - Dimitrovgrad, 342.

- 6 : Dimitrovgrad - Partizanske Vode, 401.
- 7 : Partizanske Vode - Cetinje, 287.
- 8 : Cetinje - Gradac, 282.
- 9 : Gradac - Stavigrad, 413.
- 10 : Stavigrad - Venezia, 349.
- 11 : Venezia - Arona, 383.
- 12 : Stresa - Avallon, 564.
- 13 : Avallon - Saint-Lô, 518.

SAMEDI 2 AOÛT

Départ de Saint-Lô à cinq heures quinze.

Nous prenons un café à Pacy-sur-Eure à huit heures, puis notre repas au bord d'un canal entre Vitry-le-François et Farémont.

Au cours de la matinée, nous avons parcouru 488 kilomètres.

À Ittenheim, nous sommes arrêtés environ vingt minutes par les travaux de réfection de la route Lunéville-Strasbourg. De Ittenheim, nous apercevons la cathédrale de Strasbourg. La traversée de la ville ne pose aucun problème. À la douane du pont du Rhin que nous franchissons à 17 heures 55, nous avons déjà fait 873 kilomètres.

À Kehl, on peut lire sur les panneaux de propagande du NPD ce slogan : « Sécurité par le droit et l'ordre. »

Sur l'autoroute, nous essayons notre troisième orage de la journée. Nous mangeons à la sortie « Pforzeim-Est ». À Heimsheim, nous quittons l'autoroute pour planter la tente dans la nature.

DIMANCHE 3

La nuit a été humide et Philippe a déchiré le double toit de la tente, ce qui a provoqué la colère de Popaul.

Nous partons avant 7 heures. La Globe a mal à la gorge.

Après le brouillard du matin, nous retrouvons le soleil vers midi. Nous traversons Munich en une heure Nous prenons notre repas deux kilomètres avant la sortie pour Traunstein. Il se compose simplement d'une saucisse et d'une bière.

Au cours de la matinée, nous avons fait 356 kilomètres.

Nous rencontrons un Hongrois qui rentre à Budapest et qui refuse de prendre deux Rennais en stop. Ces derniers font le même voyage que nous.

Nous passons la frontière germano-autrichienne à 13 heures 50 et nous essayons des orages toute l'après-midi. Nous faisons l'ascension du Katschberg, et ceci en première pendant cinq kilomètres. Enfin, à Villach, nous mangeons la classique *wurstbrot*.

LUNDI 4

Lever à 5 heures.

Popaul prend le volant pour la matinée. Nous atteignons la vraie frontière yougoslave par un col aux rampes à 18% que nous escaladons en première. La veille, nous nous étions présentés au poste-frontière d'un pays inconnu !

La frontière yougoslave est franchie à 6 heures 45. Nous passons à Ljubjana où nous nous arrêtons une demi-heure, le temps de visiter le marché et... les WC.

« Autoroute » jusqu'à Zagreb. Nous trouvons (non sans mal) un snack pour manger une goulash. Nous partons pour Belgrade à deux heures. Philippe est au volant.

Nous nous em... sur cette interminable autoroute. On n'y voit que des Français, parmi lesquels deux 50.

Dîner à Belgrade avec une goulash. Pour terminer la journée en beauté, La Globe se déchaîne dans le rodéo belgradois. Finalement, de nuit, nous finissons par découvrir une place pour camper au bord de l'autoroute. Tout le monde dort bien, sauf Popaul, incommodé par la circulation.

MARDI 5

Nous partons à 7 heures après avoir acheté six pêches à un paysan. Coût de l'opération : six dinars.

Un avant-goût de la Turquie nous est accordé entre Bela Palancka et Piroto. En effet, ce tronçon de route est infect.

Nous atteignons la frontière bulgare à 12 heures 30. Nous la quittons à 12 heures 55. La route est pavée jusqu'à l'autoroute de dégagement de Sofia. Nous sommes seuls sur la route.

Après Sofia que nous contournons facilement, nous assistons à une gigantesque exposition de matériel militaire et, après Belovo, nous rencontrons un membre du Conseil national du tourisme libanais, section des jeunes. Nous avons son numéro de téléphone en cas d'embêtement.

Dîner à Haskovo. Nous n'avons plus un lev en poche.

Il fait nuit. Avant et après Swilengrad, nous sommes arrêtés par deux postes de contrôle : la frontière grecque n'est pas loin.

Le soir, les Bulgares se promènent dans la rue. Ils sont tellement inconséquents qu'à Swilengrad, on pouvait se faire son Bulgare comme on voulait.

Nous atteignons la frontière à 8 heures 35. il nous faut quinze minutes pour sortir de Bulgarie, mais une heure trente pour entrer en Turquie ! C'est la pagaille complète à la douane.

Nous campons enfin au *mocamp* Yenikadis, aux portes d'Edirne.

MERCREDI 6

Départ du *mocamp* à 8 heures. Premiers contacts avec la vie turque à Edirne où nous visitons la mosquée Selimiyie.

Nous prenons la route de Keçan : 86 kilomètres de piste que nous faisons en trois heures. Après avoir traversé de pittoresques villages, nous arrêtons à Keçan. Aussitôt, on nous saute dessus pour nous proposer un repas dans un *lokanta*.

Sur la piste qui mène à Keçan, nous avons fait connaissance avec la Turquie traditionnelle, épargnée par les touristes. C'est là que Popol, dans un élan de générosité insoupçonné chez lui, a donné un paquet de gaucloises à un paysan qui s'est laissé photographier avec son char à bœufs.

Tous les gosses font le geste de demander des cigarettes, même ceux de huit ans.

L'homme sur l'âne, la femme à pied, c'est comme ça que la Turquie comprend l'égalité des sexes.

Quoique toujours en Europe, nous avons rencontré deux caravanes de chameaux. Nous avons également évité une tortue de justesse.

Toutes les villes sont entourées de casernes. La Grèce est proche. Nous entendons même du sirtaki à la radio turque. Est-ce le rapprochement des peuples ?

Nous prenons la route de Çannakale. Au col de Rokirdagi Rakim, à 320 mètres d'altitude, Popol voit la Méditerranée pour la première fois.

À Ecceabat, nous attendons le bac pendant une heure 45. C'est l'occasion d'une rencontre avec deux Français.

La traversée des Dardanelles dure trente minutes. Nous plantons la tente au bord du détroit : une plage pour nous tous seuls, s'il vous plaît ! La Globe décide de prendre du Ganidan, et pour cause... Quant à Philippe, il répare la tente avec une rustine, sans succès, puis avec du fil blanc. C'est du meilleur effet.

JEUDI 7

Aujourd'hui, que des routes goudronnées ! Le monde civilisé, quoi. Nous avons revu les Français rencontrés la veille à Ecceabat avant de quitter les Dardanelles.

La route jusqu'à Bergama est une véritable route de col, avec virages en épingles à cheveux, côtes à 10%, chauffards, etc.

Pergame est assez décevant : des cailloux entassés rappelant vaguement des temples. Le décor est tout de même superbe et le théâtre, qui est particulièrement escarpé, assez valable. Popol met assez de temps à le prendre en photo ! Après Pergame, toujours la mer. Cette fois, il s'agit de la mer Égée. Popol se manifeste encore : il prend un bain et s'écorche les pieds.

Izmir, 417 000 habitants. C'est la troisième ville de Turquie et le paradis des *dolmus*. Les chauffards, pardon, les chauffeurs des grosses voitures américaines se passent toutes leurs fantaisies. Ils ne connaissent que la priorité au plus fort, la queue de poisson et le klaxon.

Popol se faufile habilement jusqu'à la citadelle d'où l'on a une vue magnifique sur la baie et la ville d'Izmir. Puis La Globe prend le volant pour nous emmener au bazar. Le bazar est un dédale de rues étroites, ombragées et réservées aux piétons. Les vendeurs sont assis à leur porte et tuent le temps en discutant, en baillant et en jouant au trictrac. Bref, ils ne font rien. Pourquoi ? Parce qu'ils ne peuvent pratiquement rien vendre du fait qu'ils sont groupés géographiquement par

corporations. Ils se font ainsi une vigoureuse concurrence.

Gymkhana impressionnant de La Globe pour atteindre le port. Nous y cherchons une *lokantasi* pendant une heure, sans succès. Finalement, nous mangeons à la sortie de la ville la même chose que d'habitude, mais pour 4 franc 30, soit 1 franc 43 chacun !

VENDREDI 8

Programme chargé pour ce vendredi : la visite d'Éphèse (encore des vieilles pierres si chères à Popol) et celle de Pammukale, la citadelle de coton, un site très particulier constitué de concrétions calcaires.

Habilement, Philippe stationne avant le parking qui est, lui aussi, payant, bien entendu : tout pour assommer le touriste. Éphèse est un ensemble de ruines nettement plus grandiose que Pergame. Nous subissons une chaleur écrasante, comme d'habitude. Les ruines sont bien conservées, mais l'office du tourisme local a eu la malencontreuse idée de remplacer certaines colonnes de marbre par des colonnes en béton armé.

Nous reprenons la route en direction de Kusadasi où Popol prend un bain au milieu de la crème des capitalistes en vacances.

Ensuite, repas à Söke dans un *lokanta* minuscule et absolument sordide. Seuls les affamés peuvent avaler quelque chose dans un pareil taudis.

À Pammukale, nous retrouvons les deux Français que nous rencontrons maintenant régulièrement. Les ruines de Hiérapolis sont constituées d'un théâtre bien conservé et de thermes aux dimensions imposantes. Mais ce qui fait la valeur de Pammukale, ce sont des pétrifications de calcaire constituant une haute falaise d'un blanc éclatant. Inutile de tenter une description, nos photos éminemment artistiques sont tellement plus parlantes...

Nous arrivons à Cardak à 6 heures.

Un certain Kaya nous aborde pendant le repas sous prétexte qu'il a travaillé quatre

ans en Allemagne de l'Ouest et qu'il connaît Paris. Nos connaissances limitées en allemand rendent la conversation difficile. Kaya nous offre une, deux, trois tournées de vin rouge à 14-15° et La Globe commence à souffrir. Puis, sur sa lancée et en nous désignant tour à tour du doigt, il nous propose de venir passer la nuit chez lui : *"Auf mein Dorf, ein Kollege, zwei Kollegen, drei Kollegen, vier Kollegen, alles zusammen trinken, und essen, und singen, und schlafen gehen; und Morgen frei, acht Uhr, zu Antalya die Auto fahren"*, nous dit-il vingt fois dans un allemand de cuisine.

Pendant ce temps, les autres consommateurs offrent chacun leur tournée aux trois Français, les amis de la Turquie, ceux qui marchent la main dans la main avec eux... Mais qu'est-ce qu'on a fait pour être si bien vus par les files de Mustapha ?

En résumé, nous buvons et nous fumons. Même Philippe, qui ne fume jamais, doit accepter leurs cigarettes pour leur faire plaisir, ce qui lui vaut de frénétiques poignées de main en guise de remerciement.

Enfin, nous voilà partis pour le village de Kaya, Gemis Köyü, par une piste de dix kilomètres. Au bled, rebelote : thé et café turc (bien sûr) à la terrasse du café devant une trentaine d'hommes assis. Ils assistent avec beaucoup d'intérêt à la conversation. Il est huit heures et demie.

Ensuite, Kaya nous emmène chez lui, à trois kilomètres de là. C'est l'occasion de faire de la piste de nuit.

Chez Kaya, c'est la fête. Nous sommes une dizaine, réunis dans une petite pièce, assis

en tailleur sur des tapis bariolés autour d'un plat immense. Il y a dedans de quoi s'empiffrer encore tout la soirée. La pièce, réservée aux hommes, est à peine éclairée par une lampe à pétrole. S'il n'y avait l'absence de femmes, déplorée par La Globe, on se croirait dans une boîte de nuit à la mode avec musique d'ambiance et lumière tamisée.

Nous apprenons comment se manifeste l'hospitalité turque et La Globe, pour son compte personnel, va connaître une première « cuite ». Voilà une soirée instructive, non ?

Dans le « salon » turc, nous sommes en compagnie des notables du village : le gendarme et le *Doktor* en particulier. Notre deuxième repas de la soirée se compose de pastèques, de melon et de lait sucré. Nous arrosons le tout en pompant d'énormes bouteilles de vin rouge, du gros qui tache. La soirée est agrémentée de chants orientaux et de beuglantes françaises parmi lesquelles on peut extraire « La Marseillaise », « Alouette », « Frère Jacques » et « L'Ajaccienne ». Popol, par-dessus le marché et pour la plus grande joie du public, fait une éblouissante démonstration de jerk que n'auraient pas manqué de désavouer les yé-yé puristes. À la quinzième tournée, La Globe s'écroule. Popol et Kaya réussissent à le mettre au lit, non sans avoir encaissé les coups de pied et les ruades de Sa Majesté.

À la suite de cet incident, nous nous couchons tout habillés. Il est minuit. Le jour se levant à quatre heures, la nuit sera courte.

SAMEDI 9

Hier, nous avons appris à trinquer. Ce matin, nouveau cérémonial : cette fois, il s'agit de se laver à la turque.

Ensuite, nous prenons le petit déjeuner à la terrasse du café avec un auditoire encore plus considérable que la veille, public détendu et attentif sorti tout droit d'un livre de Marcel Pagnol. Cette fois, c'est l'instituteur, un peu intimidé, qui mène la conversation. Il interviewe Popol dans un anglais hésitant. Avant de partir, on nous présente la vedette de l'équipe locale de football : le *goal*, en instance de transfert à Santos. Il nous fait une exhibition peu convaincante sur des tirs de Popol et de Philippe. Après cette partie de football improvisée, nous avons droit aux "*auf wiedersehen*" de circonstance. Enfin, nous partons pour le lac d'Egirdir avec un Turc à notre bord, qui semble d'ailleurs apprécier les coups de klaxon.

Nous revoyons les Français du Cap Nord à deux reprises au cours de la matinée. Nous ne les verrons plus.

Nous découvrons le lac d'Egirdir du haut d'un petit col. Ce lac, splendide, est d'un bleu turquoise peu commun. Nous déjeunons à Egirdir après que Popol ait pris un bain à l'ombre des arbres qui poussent tout au bord de l'eau. Pour digérer, nous faisons une petite promenade dans la ville curieusement close sur sa presqu'île.

Après avoir vainement tenté de contourner le lac, nous repartons pour Antalya. La route

est jolie, parsemée de cols jusqu'à la Côte d'Azur turque.

À Antalya, nous dînons à la traditionnelle *lokanta*. Le repas se termine par une discussion avec le cuistot, discussion sans queue ni tête vu qu'il parle turc et pas nous. Popol essaie de lui faire comprendre, à l'aide de formules, qu'il est chimiste alors que nous le comprendrons le lendemain - il veut lui expliquer le mot "*bas bakan*" qui signifie « président ».

Finalement, nous partons planter la tente. En sortant de la ville, nous admirons les cascades d'Antalya qui tombent directement dans la mer.

Après maintes et maintes gueulantes de La Globe, nous nous retrouvons en pleine nuit sur un terre-plein dominant la Méditerranée et c'est sur la route de Bodrum que nous nous installons.

DIMANCHE 10

Levé à 5 heures 30, Popol met son maillot pour aller prendre un bain. Notre camp est déjà occupé par des ouvriers : nous dormions dans un chantier !

Petit déjeuner à Antalya (copieux, une fois n'est pas coutume) : viande rôtie avec tomates fraîches.

Après une petite balade sur le port, nous partons pour Aspendos. La Globe, peu en forme ces jours-ci, pique une crise et Popol lui laisse le volant. Pendant la visite des ruines, nous rencontrons deux familles saint-loises.

Nous déjeunons à Manavgat et nous achetons deux pastèques pesant trois et cinq kilos. La côte est splendide.

N'ayant pas d'eau et la route étant en corniche, nous ne savons où planter la tente. En désespoir de cause, nous nous arrêtons au bord de la falaise à l'ombre des pins. Deux Turcs, dont un fait du stop, viennent nous rendre visite. La Globe les emmène jusqu'au bled. Il revient avec une pastèque. Le second Turc va nous chercher du raisin. Après s'être difficilement débarrassés de ce dernier, nous devons nous contenter d'un frugal repas : pastèque, pain et raisin... Nous devenons végétariens.

LUNDI 11

Nous sommes réveillés par un Turc qui essaie d'ouvrir la voiture : il cherche du feu, tout simplement (?).

Après déjeuner, trois jeunes filles offrent du raison à La Globe qui leur donne une carte postale de la tour Eiffel. Elles ne veulent pas se laisser photographier par Philippe. Elles s'éloignent et regardent à distance La Globe faire la vidange.

Les Ponts-et-Chaussées turcs n'ont sans doute que des notions très élémentaires de maths : la ligne droite, qui est, comme chacun sait, le plus court chemin pour aller d'un point à un autre, est ici une inconnue. Dans les innombrables lacets qui mènent de Gasipasa à Silifke, Popol poursuit son entraînement pour le Tour de Corse dont il pourra prendre le départ avec sérénité (n'en croyez pas un mot, naturellement !).

Sur la carte, la route était annoncée comme pittoresque. En effet, à cet endroit de la côte, la montagne se jette directement dans la Méditerranée. La côte est donc magnifiquement déchiquetée. Nous pouvons faire de jolies photos des criques découpées dans la roche par une Méditerranée d'un bleu plus profond que jamais.

Ce midi, avant Silifke, nous mangeons dans un restaurant isolé, sur notre chemin quelque part après Anamur. Le repas, peu abondant, nous est servi sur la terrasse face à la mer par le patron qui est pour le moins exubérant et démonstratif. On nous aurait appris qu'il avait travaillé autrefois sur la Canebière, nous aurions à peine été surpris.

À Silifke, nous prenons la direction de Mut par une route longeant les gorges de la Göksu. La rivière, ici, a creusé dans le roc pour se frayer un chemin jusqu'à la mer, une rivière qui roule des eaux d'un vert blanchâtre très spécial.

Ce soir, nous plantons la tente à quinze kilomètres de Mersin, dans les dunes. Philippe termine la journée en beauté en s'asseyant sur du coltard. Il ne lui restera plus qu'à donner cet extrait de marée noire en pâture aux enzymes de Dinamo.

MARDI 12

Ce matin, repos au bord de la mer. Nous ne levons l'ancre qu'à midi.

Aujourd'hui, pas de visites. Nous traversons des champs de coton et quelques bananeraies. La région est sans intérêt sur le plan touristique.

Le passage à Adana s'avère pittoresque. Tous les habitants sont dans la rue et, comme il s'agit d'une ville de 300 000 âmes, ça fait du monde.

Du côté de Dortyol, nous tombons en panne : rupture de la courroie de la pompe à huile. L'incident ne devrait pas être critique puisque nous avons des courroies de rechange fournies par le garage Caillard-et-Duval, à Saint-Lô. Mais, oh ! Horreur... Nous nous apercevons que la courroie de rechange n'a pas la bonne dimension. Inutile de préciser que nous n'enverrons pas de félicitations au garage.

Dans l'espoir de trouver une courroie adéquate, voilà Philippe parti pour Iskenderun, l'ex-Alexandrette, qui, quoique située à plus de quarante kilomètres de Dortyol, est la ville la plus proche. Il fait le trajet en *dolmus*, autrement dit en taxi collectif. Prix de la course : huit livres turques. À Iskenderun, le *dolmus* le dépose dans le quartier des garages. Ce n'est qu'après avoir rendu visite à plusieurs garages de marques diverses qu'il trouve une courroie Ford qui fait à peu près l'affaire.

Pendant l'absence de Philippe, un jeune berger s'intéresse de près à la mécanique et aussi à l'intérieur de la voiture. Popol et La Globe se voient entourés de gamins et de

curieux qui leur prodiguent des conseils, leur tapent des clopes et vont jusqu'à leur faire chanter le répertoire de Tino ! C'est le vrai cirque !

Retour en minibus de Philippe. Les gens y sont serrés comme des sardines en boîte, mais la course ne coûte que deux livres, c'est-à-dire 0 franc 90 ! Incroyable.

Ce n'est qu'à la nuit tombée, après quatre heures d'efforts en tout et pour tout, et grâce à l'aide d'un riche Turc qui passait en voiture, que nous pouvons reprendre le chemin de la Syrie.

MERCREDI 13

Nous nous réveillons ce matin à côté d'une décharge publique avec toutes les mouches que ça suppose.

Nous traversons Iskenderun et Antakya, l'ex-Antioche, sans nous attarder. Entre ces deux villes, nous franchissons un col rendu particulièrement difficile par le nombre invraisemblable de virages qu'il comporte. Au bas de ce col, nous nous trompons de route et nous arrivons à Kirikhan où nous sommes contraints de faire demi-tour. Jusqu'à Lattaquié, en Syrie, les routes resteront exceptionnellement sinueuses.

Nous franchissons la frontière dans l'heure de midi. La Syrie, au premier abord, nous paraît nettement plus pauvre que la Turquie. Les routes sont infectes ; les villes semblent toutes être en construction tant il y a de débris qui jonchent les bas-côtés.

En fin d'après-midi, nous passons au Liban sans nous en apercevoir ! Nous en ressortons tout aussi facilement, sous le regard endormi des douaniers affalés sur leurs chaises. Vers six heures, nous atteignons le Crack des Chevaliers, forteresse médiévale d'où, par beau temps, on a, paraît-il, un très beau panorama.

Au restaurant, il n'y a rien à manger, mais le garçon détale pour nous ramener, cinq minutes plus tard, une poule vivante. Encore essoufflé par sa course derrière le volatile, il le pèse devant nous. En une demi-heure, il compte le transformer en poulet rôti ! En définitive, nous décidons de laisser la vie sauve à la poule et de manger une omelette.

Philippe en attrape une crise de foie... Au cours du repas, nous sommes invités à passer la nuit dans la famille d'un lycéen qui étudie le français à Harissa, au Liban.

Nous sommes l'attraction du village. La soirée se passe en libations dignes des meilleures beuveries de chez nous. Sur ce plan, Popol fait jeu égal avec le propriétaire du café. Une bouteille d'arack, la boisson nationale syrienne, y trouve la fin. Pour que cette soirée soit quand même instructive, nous apprenons à jouer au trictrac. Pour ne pas être en reste, nous enseignons la belote aux Syriens. Les parties sont assez folkloriques. Popol y prend régulièrement sa pile.

JEUDI 14

Nous nous levons assez tard. Après un royal petit déjeuner, nous faisons connaissance avec la famille Eyub dans la chambre du père, cloué au lit, et en particulier celle d'un oncle sergent qui a fait la guerre des Six-Jours.

Ahmed, le frère de Yussef, notre hôte, veut être colonel. Peut-être le colonel Amid Ahmed Eyub sera-t-il au pouvoir dans trente ans ? Qui sait ?

Les deux fumeurs ne manquent pas de noter qu'une Syrie les clopes valent 10% de plus depuis deux ans ; ces 10% sont destinés à l'armée.

Nous partons ensuite dans le monastère de Saint-Georges. Nous visitons l'église et le couvent souterrain, récemment découvert à la suite de fouilles archéologiques. Nous acceptons l'invitation des moines orthodoxes à dîner. Avant le repas, nous montons au village où nous rencontrons un professeur de physique-chimie-anatomie de Homs qui nous offre l'apéritif chez lui. Nous y trouvons son père qui nous raconte en anglais sa visite de Marseille qu'il a vu au début du siècle.

En cette veille de 15 août, les moines nous proposent un repas végétarien composé de purée de pois à l'huile d'olive recouverte de paprika, de haricots blancs chauds, de piment et de pastèque. Popol en profite pour digérer une colle fumeuse que lui a posée le professeur de l'université de Homs et qu'il n'a apparemment pas pu résoudre.

Après le repas, nous nous retrouvons dans la salle d'attente du monastère pour nous re-

poser un moment. À cette occasion, les moines nous invitent à dormir chez eux.

L'après-midi, nous tuons le temps en buvant du thé, en jouant au trictrac et en bavardant. En fin de journée, nous partons pour la fête du village. Nouvelles rencontres avec des soldats qui parlent français. Ce sont en réalité des étudiants qui passent leurs vacances sous les drapeaux. On parle de Voltaire, de Diderot, de De Gaulle et de Mitterrand. Les Syriens sont heureux, disent-ils, de nous avoir chez eux ; partout, on nous propose de rester. Gassan, un nouveau copain, insiste tout particulièrement mais nous déclinons toutes les invitations. On peut dire que nous sommes partout chez nous. Tout le monde nous souhaite la bienvenue, et parfois même dans la langue de Molière qui est beaucoup parlée ici.

Ce soir, nous assistons à une soirée de gala.

Après une queue terrible, nous arrivons dans l'enceinte et nous attendons deux heures le début du spectacle. Pendant ce temps, Yussef passe un savon à deux musulmans. Il a seize ans ; il veut être prêtre ; mais il n'y a pas plus sectaire que lui. Il ne peut pas sentir les musulmans qu'il traite par le mépris, ni les israélites, bien sûr. Chrétiens, musulmans et juifs : cela fait du monde au Moyen-Orient.

La famille Eyub doit avoir un rôle important dans cette localité puisque ce sont les organisateurs de la fête. Il s'agit de la fête de la Vierge qui a lieu tous les ans dans la nuit du 14 au 15 août. Ce village

fête l'Assomption car il appartient à la Vallée des chrétiens.

Cette année, la vedette du spectacle est Onadir Safi (orthographe présumée), le plus grand chanteur libanais.

Après le discours d'usage où il est dit qu'il « faut combattre Israël », le barde originaire de ce village tient la scène une heure, entrecoupant son tour de chant d'histoires drôles que nous ne comprenons pas, mais qui doivent être savoureuses car il rit lui-même de bon cœur.

Ensuite, une belle femme entre en scène. Elle a tôt fait d'envouter La Globule. Il dort depuis un bon moment quand nous décidons de vider les lieux, vers minuit, saturés de musique arabe. Yussef nous reconduit chez lui.

VENDREDI 15

Ce matin, Yussef n'a pas l'air en forme. Il nous apporte un petit déjeuner où La Globe apprécie le fromage de brebis qui baigne dans l'huile d'olive. Délicieux.

Nous entrons illégalement au Liban, n'ayant pas de procuration pour la voiture.

Nous arrivons à Tripoli. Le temps est magnifique. Popol achète le journal : Lyon est en tête du championnat. Nous changeons de l'argent puis prenons une délicieuse limonade.

Après avoir tourné en rond dans Tripoli, les panneaux indicateurs n'étant pas le point fort du Liban, nous prenons la route des cèdres perchés à plus de 2 000 mètres d'altitude. La forêt n'est pas grande mais les arbres, eux, sont gigantesques. Il faut dire qu'ils ont 1 000 à 2 000 ans. On nous montre deux cèdres de six ans : ils n'ont que dix centimètres de haut. Popaul devient romantique : en effet, Lamartine est venu ici. À travers les branches, on aperçoit les hauts sommets enneigés du Liban.

Nous déjeunons dans un stéréo-snack-bar.

Au cours de la plongée sur Beyrouth, un Libanais demande à La Globe si Gibert-Jeune est ouvert en août !

En retrouvant la côte, nous longeons des marais salants en terrasses.

Byblos : citadelle des croisés, tombeaux phéniciens, sarcophage et... un théâtre romain que Popol, hélas, ne photographie pas ! Manque de premier plan, sans doute... Quelle tristesse !

Après l'achat de cartes et de fanions, nous prenons l'autoroute de Beyrouth. Partout on nous déclare : « Tout est moins cher pour les Français. »

Nous stationnons dans l'endroit réservé aux taxis. Après deux injonctions, nous nous déplaçons de cinquante mètre. Grâce à un passant serviable, nous découvrons, non sans mal, des timbres pour notre abondante correspondance. Ensuite, nous déambulons dans les souks.

Après un repas cher (9,5 livres libanaises), nous partons vers le sud; la nuit tombe. Toute la côte est habitée ; à Saïda, l'ex-Sidon, nous prenons vers l'intérieur pour trouver enfin un endroit acceptable.

SAMEDI 16

La nuit a été froide. La Globe a dormi avec ses chaussettes et les jambes glissées dans le sac à duvet de Popol.

Première partie de la journée : Sidon, un magnifique château dans la mer. Nous le visitons vers 9 heures. Auparavant, nous avons eu le temps de nous balader sur le port, au soleil matinal, et de prendre le thé habituel.

Nous partons ensuite pour Beit ed-Dine, un superbe palais arabe, maintenant musée du folklore libanais. Malheureusement, nous ne pouvons le visiter entièrement, le président de la république, Charles Hélou, y séjourne à partir de demain.

Après la visite, nous repartons pour Beyrouth. Nous mangeons sur la corniche *hot dogs* et frites devant l'imposante grotte aux Pigeons.

Départ ensuite pour Baalbeck. Arrivée là-bas vers trois heures. Des problèmes de change nous conduisent à la carrière où Popol marchande nos *atdags* à trois livres pièce au vendeur du coin.

Visite de Baalbeck. Impressionnant. D'abord une cour octogonale bien reconstituée, puis la cour qui s'étend au pied du temple de Jupiter. Ce dernier est remarquable par sa gigantesque stature. Les six colonnes restantes sont d'une beauté « insaisissable » et la base du temple est faite de blocs d'une grosseur inimaginable.

Nous montons au temple de Bacchus, le temple corinthien le mieux conservé au monde dont le plafond et les chapiteaux sont d'une saisissante beauté.

Deux heures d'envoûtement et d'extase et nous reprenons la route de Beyrouth.

Le repas du soir ne nous coûte qu'une livre libanaise et demie ! C'est la surprise de la journée. Ensuite, nous plantons la tente sur la route de Damas avant la frontière.

DIMANCHE 17

Philippe s'est couché le soir sur son duvet et a pris froid. Cela ne risque pas d'arriver à La Globe qui garde ses chaussettes puantes pour la nuit. Bref.

Nous mettons une heure et demie pour les deux poste-frontières. C'est le poste syrien qui nous pose le plus de problèmes : toujours le manque de triptyque. Des mecs nous accostent, nous aident et, après, nous tapent un bakchich. Le tarif qu'ils veulent nous imposer est de deux livres syriennes. Nous nous en tirons avec 55 piastres libanaises et le reste d'un paquet de Gauloises.

Enfin, nous descendons sur Damas.

Nous arrivons, Allah sait comment, sur la grande avenue de Damas où nous stationnons. À Damas, la circulation est véritablement démentielle. Les voitures débouchent de partout, roulent dans tous les sens, klaxonnent à qui mieux mieux malgré les interdictions. Quant aux piétons, ils traversent les rues n'importe comment.

À peine sortis de l'auto, Georges - nous saurons son prénom plus tard, en même temps que celui de son frère Théophile - nous intercepte pour savoir combien il faut à un étudiant pour vivre en France. La Globe en profite pour lui demander de nous indiquer où nous sommes sur le plan. C'est alors qu'il nous propose de nous piloter dans la ville, le dimanche étant, bien entendu, son jour de congé. Lui aussi est catholique.

La Globe change trente dollars et nous prenons la voiture pour traverser les souks.

Nous nous arrêtons chez un graveur sur cuivre pour voir comment il opère. Le patron grave un immense plateau de un mètre de diamètre qu'il avait préalablement décoré à l'encre de Chine ; les graveurs sur cuivre dessinent les motifs de la décoration sans modèle.

Il nous offre une limonade que nous ne pouvons refuser.

Nous partons ensuite chez un fabricant de marqueterie. C'est dimanche et nous avons du mal à en trouver un d'ouvert, celui-ci à cinquante mètres de chez Georges.

Philippe ne se sent pas très bien.

Nous visitons l'atelier. La marqueterie est un jeu de patience et d'habileté. On juxtapose de fines baguettes de bois de différentes couleurs préalablement taillées et des baguettes d'os pour constituer les motifs les plus variés. Ces baguettes ficelées sont plongées dans la colle. Les cylindres ainsi obtenus sont taillés en fines lamelles que l'on colle sur le bois. La nacre est ajoutée ensuite. C'est le plus difficile et c'est ça qui fait monter les prix.

Le premier, Popol se laisse tenter par une boîte, puis La Globe et enfin Philippe. Ensuite, La Globe saute le pas et prend un jeu d'échecs ; puis c'est au tour de Popol. Le marchand nous offre du *fresh up*, une limonade gazeuse. En cinq minutes, nous lui avons laissé 220 livres, soit 265 francs !

Philippe ne digère pas la limonade. Il va prendre l'air dans la cour du marchand qui lui prépare une tisane. Pendant ce temps, La Globe part avec Georges changer cinquante dollars car ce dernier nous a prêté de l'argent. En route, ils achètent des sand-

wiches au foie et au bifteck ainsi que de délicieux cocktails de fruits et légumes : raisin, pommes, oranges, bananes et carottes.

Retour au bout d'une heure. Philippe se repose. On sirote un thé. Il est environ deux heures.

Nous partons ensuite avec Georges et son frère Théophile à l'auberge de jeunesse qui est fermée jusqu'à quatre heures.

Retour chez Georges que nous avons laissé en route à la recherche d'amis libanais et français venus spécialement de Beyrouth. Nous mangeons du raisin et dégustons du café en compagnie de Théophile qui, lui, étudie au Liban. Harmonica, collection de pièces de monnaie nous permettent de passer le temps. Théophile, qui prétend mal parler le français, nous demande ce qu'est le matérialisme dialectique ! On se le demande, en effet..

Arrivée des amis français et libanais qui sont une dizaine ; on se retrouve dans la cour à une quinzaine autour du thé et de l'eau. Les Français font un voyage d'études au Liban pour une association de jeunes totalement inconnue.

Après maintes péripéties pour leur trouver une piaule, nous prenons un deuxième cocktail de fruits et un jus de réglisse que Popol apprécie. Puis nous nous enfonçons dans les souks avec Georges pour guide. Philippe achète une peau de mouton. Ensuite, la rue principale nous mène à l'immense mosquée des Omeyades où Georges ne rentre pas : les autochtones doivent présenter leur carte d'identité où leur religion est inscrite.

En ressortant, on nous présente de somptueuses nappes de brocard. Plus loin, nous

prenons la rue des bijoutiers. Malheureusement, ceux-ci, tous chrétiens, ont fermé.

Ici, tout fait envie.

Popol et La Globe achètent des narguilés avec tout l'attirail qui les accompagne.

Enfin, nous montons au-dessus de Damas. De la terrasse d'un bistrot, au crépuscule, on peut voir la ville s'illuminer.

Nous fumons le narguilé en plein air. On discute pendant une heure. Popol et Georges causent performances respectives sur 100, 200, quatre fois 100 et 110 mètres haies.

Actuellement, Georges travaille aux champs.

Enfin, nous prenons la route d'Alep. Georges nous quitte à l'arrêt d'autobus en nous expliquant le chemin à suivre.

Extinction des feux vers dix heures.

LUNDI 18

Aujourd'hui, Philippe est malade, victime d'une angine qui, en s'atténuant, laisse place à des maux d'estomac maison ; rien ne passe, sinon un cocktail de fruits et du thé.

ce matin, première corvée de lavage pour La Globe : tout y passe. Popol reste toute la matinée dans la piscine du camp pendant que Philippe est allongé sous la tente, un vrai sauna.

Ce midi, Popol et La Globe déjeunent de deux œufs durs accompagnés de deux petits pains AVEC DU BEURRE. Philippe les rejoint pour le thé.

La Globe termine *Béru et ces dames*. Nous faisons la sieste, le soleil étant particulièrement ardent de douze à seize heures.

Ensuite, nous partons pour Damas. Le gymkhana recommence pour La Globe. Il aime ça. Pas Popol.

Nous retrouvons les souks pour visiter le mausolée de Saladin.

Philippe étant soûlé de monde, nous repar-
tons, non sans nous arrêter pour manger deux sandwiches et le traditionnel cocktail de fruits.

En rentrant, nous prenons le thé sur le bord de la piscine. À partir de sept heures, la température est agréable... Nous revivons.

MARDI 19

Aujourd'hui, la journée promet d'être dure. Nous redescendons vers Damas pour manger et trouver un pharmacien – mais ceux-ci n'ouvrent qu'à neuf heures et demie – ainsi qu'une boîte aux lettres.

La Globe traverse la rue à un endroit interdit et se fait interpellé par un agent qui sort son carnet de contraventions dans le but évident de le pénaliser. Notre Globe nationale s'en tire en parlant français : « Bonjour... Comprends pas. »

Nous quittons Damas et, aussitôt, c'est la steppe : cultures basses et pauvres, montagnes pelées.

Nous trouvons un pharmacien qui vend ses produits au compte-gouttes bien que ce ne soient que des cachets.

Panne sèche avant Homs. Là, nous déjeunons d'un énorme sandwich et d'un cocktail à trois composants seulement : citrons verts, pommes et carottes. Nous prenons de l'essence. À la station, un Syrien qui parle anglais déclare à La Globe à deux reprises : « Vive Di Gol !... » ET LA GLOBE RENCHÉRIT !

La route de Palmyre traverse le désert. Nous passons dans une zone militaire où "*parking and photography are prohibited*". La route y est d'ailleurs criblée d'ornières. Arrêt-photo ; l'air est brûlant et le sol balayé par des rafales.

Nous arrivons à Palmyre à trois heures dix. À première vue, les ruines semblent plus grandioses que celles de Baalbek, aux monuments plus massifs, plus lourds.

Nous allons nous jeter un gorgeon derrière la cravate. L'eau, amenée d'office, est tiède et... gratuite.

Nous commençons la visite par le temple de Baal qui n'ouvre qu'à quatre heures. Les quelques colonnes qui subsistent derrière ce temple sont splendides. Le temple est décoré de magnifiques bas-reliefs. De là, nous jouissons d'une belle vue générale de toutes les ruines.

Ensuite, visite de l'arc de triomphe et de la remarquable colonnade, longue de 200 mètres et se terminant par de jolis tétrapyles en marbre rose.

Au passage, nous admirons l'agora et un petit théâtre. Puis, avec la voiture, sur des chemins atroces, nous « faisons » le petit temple de Baal Shamin, encore presque intact, et la nécropole, immense étendue désertique parsemée de formidables tombeaux d'au moins dix mètres de haut.

Nous revenons par le désert où nous traversons même le lit d'un oued.

Après un dîner au *chiche kebab*, nous plantons la tente à côté des ruines, dans le désert. Le vent se lève, violent, nous obligeant à replanter les piquets à plusieurs reprises. Popol ne dort pratiquement pas de la nuit, pas plus que Philippe. Peu importe, levé tôt, Popol pourra assister au lever du soleil sur Palmyre.

MERCREDI 20

Il y a eu un vent terrible toute la nuit et la tente s'est écroulée deux fois. Popol et Philippe ont à peine fermé l'œil. La Globe, par contre, a bien dormi. Les deux insomniaques se sont relayés toute la nuit pour boire de l'eau.

Le vent chaud et desséchant du soir avait laissé la place au vent glacial du désert. Ici, l'amplitude thermique est considérable.

Levé à cinq heures, Popol part pour les ruines situées à deux kilomètres du campement afin d'assister à un spectacle comme on en voit peu au cours de toute une vie : le lever de Soleil sur les ruines de Palmyre. Vision inoubliable, trop courte, comme toute exception. Le spectacle ne dure qu'un quart d'heure et Popol n'a plus qu'à retourner à la tente.

Vers six heures, La Globe, apercevant un croissant de Soleil rouge, part en pyjama dans le vent froid en direction des tombeaux pour filmer les montagnes aux teintes violacées.

Nous repartons vers sept heures, le ventre creux, mais nous n'oublierons pas ! À Homs, nous déjeunons d'un copieux sandwich arrosé d'un cocktail. Nous allons à la *Commercial Bank of Syria* pour y changer dix dollars. L'employé refuse le premier *traveller* de Popol, celui-ci ayant oublié un « l » dans sa signature. Dans la banque, nous rencontrons une femme et un bédouin en chapeau qui parlent français... Et pour cause ! Bref, la banque nous prend une bonne demi-heure.

Sur la route de Hama, nous faisons connaissance avec les déviations syriennes.

Dîner au bord de l'Oronte, près des fameuses norias, lesquelles n'ont pas l'air très rentables car elles laissent tomber beaucoup d'eau.

La Globe prend le volant pour Alep et, en principe, la Turquie.

À partir de Hama, la route devient franchement mauvaise. Les Ponts-et-chaussées syriens la refont sur soixante-dix kilomètres ; ce sont donc soixante-dix kilomètres de piste parallèle à la route avec bosses, nids de poule, cailloux, etc., et surtout poussière. Nous en avons partout, y compris entre les dents. L'intérieur de la voiture en est recouvert car, en raison de la chaleur torride, nous devons aérer.

C'est sur cette route que nous rencontrons des maisons aux toits coniques. Nous stoppons dans un village couleur de terre : Nourek. Nous y remplissons le jerrycan d'eau chaude. Philippe s'aperçoit que la jante avant droite a pris un coup. Avec un deuxième choc, le pneu risque de déjanter. D'ailleurs, il commence à se dégonfler.

Nous changeons de roue et repartons dans la poussière. Résultat : deux heures pour parcourir soixante-dix kilomètres, c'est-à-dire Hama-Alep, et trois heures pour faire 154 kilomètres !

Enfin, nous arrivons au pied de la citadelle d'Alep ; un mec y parle français : « Normandie... Ah ! Pommes... Cidre ! »

Nous visitons la citadelle en compagnie d'un guide. Quelle fraîcheur dans les caves !

Ensuite, nous pénétrons dans des souks ténébreux simplement éclairés par des soupiraux.

Un antiquaire nous accoste. Il nous emmène chez lui, dans le salon de réception de l'ancien consulat de France. C'est un capharnaüm. Popol essaie une robe de bédouin. La Globe et lui font divers achats pour leurs familles. L'antiquaire accepte le *traveller* précédemment refusé.

À la sortie, nous dînons dans les souks puis nous partons à la recherche de l'arack. Un gamin, qui parle aussi français - c'est une maladie dans ce pays -, nous amène à Bab el Ferraig où nous trouvons deux bouteilles.

Au retour, nous nous égarons dans le dédale des rues d'Alep.

Nous avons à peine quitté la citadelle que La Globe s'aperçoit qu'il n'y plus de rétroviseur extérieur... Les vaches ! Depuis Damas, les gosses n'arrêtent pas de demander *bakchich* et *cigara*. Comme on a toujours refusé, ceux d'Alep se sont vengés sur l'auto.

À Alep, agglomération de 500 000 habitants, la circulation est très fluide, contrairement à celle de la capitale, mais les poteaux indicateurs sont toujours aussi rares. C'est pourquoi nous éprouvons les pires difficultés pour trouver la route de la Turquie.

Nous plantons la tente à la sortie de la ville.

JEUDI 21

Ce matin, Philippe s'exclame : « On nous a aussi fauché un feu de position ! » Nous ne sommes pas près de revenir à Alep, ou alors avec une voiture électrifiée.

À A'zâz, nous déjeunons de viande de mouton hachée dans une galette de pain.

Arrivée à la frontière syrienne, poste de Salama, à neuf heures moins le quart ; on nous prend nos passeports en nous annonçant que la douane turque n'ouvre qu'à dix heures. Aussi, jusqu'à cette heure, séance de mécanique pour resserrer la courroie Silvester qui a tendance à desserrer la poulie.

La frontière facilement franchie, nous filons vers Gaziantep. Rien à signaler. À Gaziantep, nous changeons de l'argent. Ensuite, ce sont les retrouvailles avec la cuisine turque si épicée.

Popol toujours au volant, nous prenons la route de Maras puis, à Pazarcik, celle de Malatya. Les paysages turcs nous paraissent merveilleux à côté de la pauvre campagne syrienne. Nous nous arrêtons fréquemment pour admirer les montagnes pelées qui tombent à pic sur des plaines verdoyantes, presque riches.

Nous bifurquons encore avant Malatya pour nous diriger sur Kayseri. Le revêtement de la route est fondu et notre bonne vieille 4L devient méconnaissable.

À Darende, nous nous arrêtons pour refaire le plein et nous restaurer. Nous subissons alors l'assaut d'un essaim de gamins qui insistent pour laver la voiture. C'est pour-

quoi, après le repas, nous retrouvons la voiture plus propre que jamais.

À la sortie de Darende, nous dénichons un coin tranquille, désertique, montagneux et poussiéreux au possible avec un petit ruisseau qui murmure au fond du vallon. On peut enfin se laver à l'eau courante, aussi rare soit-elle.

VENDREDI 22

Nous prenons notre temps, ce matin. Comme dit l'autre, « y a pas l'feu ».

Nous allons parcourir aujourd'hui plus de 400 kilomètres. La route, encore goudronnée, est toujours déserte.

Nous retrouvons les décors enchanteurs de la veille. Le paysage est toujours aussi pelé. Parfois, au détour du chemin, nous nous trouvons nez à nez avec de charmantes bourgades, leurs maisons disséminées au milieu des peupliers. Dans cette région, l'Anatolie centrale, les agglomérations sont rares mais extrêmement vivantes et sympathiques.

Nous passons deux cols aux environs de 1 800 mètres d'altitude puis la route se trouve, en de brèves coupures, réduite à l'état de piste. Le paysage devient peu à peu désertique et, à 50 kilomètres de Kaiseri, nous avons droit à un invraisemblable bain de poussière.

Vers midi, nous arrivons à Kaiseri. À la suite d'une longue marche, nous trouvons enfin le quartier des *lokantas*. Nous visitons ensuite la forteresse dont il ne reste que les murs mais où se tient le marché.

En sortant du *Tourism Information* où La Globe et Popol ont fait une moisson de prospectus, un étudiant truc nous aborde. Il nous fait visiter, dans la vieille ville, les ateliers de fabrication des tapis car La Globe est tenté par un tapis oriental fait sur *Kaiseri model*. Il reculera devant les prix qui, s'ils sont bas par rapport à la somme de travail qu'ils représentent, sont au contraire très élevés si l'on considère notre encaisse.

Kaiseri est situé au pied d'un mont enneigé qui s'élève à près de 4 000 mètres. Pour le voir de plus près, nous prenons la route de Develi qui est sensée y mener. En fait, il existe deux routes pour aller à Develi et, bien entendu, nous avons pris celle qui tourne le dos à la montagne. Ce sont donc 90 kilomètres supplémentaires de piste, d'abord empierrée, puis poussiéreuse et assez roulante.

À Develi, Philippe écrase une poule : c'est une première. Dix kilomètres plus loin, il évite un âne de justesse.

Nous finissons la journée dans un immense nuage de poussière : c'est le troisième col de la journée.

À cinq heures et demie, nous sommes à Ürgüb, en Cappadoce.

SAMEDI 23

Levé tôt, Popol va voir le Soleil se lever sur la Cappadoce. Pendant que nous nous lavons, un gosse vient nous apporter du raisin, puis insiste pour démonter la tente lui-même.

Petit déjeuner à Ürgüb.

Ensuite, nous montons sur le rocher central d'Ürgüb où Philippe fait la conquête de très jeunes Turques.

Puis, départ pour Avanos, à travers la *fairy chimneys valley*. Splendide. Nous nous baladons dans la vallée quelques minutes.

À Zelve, nous trouvons un village troglodyte abandonné. Visite en une heure environ ; nous faisons de l'escalade parmi les pitons truffés de chambres. La visite est particulièrement spectaculaire. Philippe, sujet au vertige, préfère y renoncer.

Déjeuner sous une tonnelle à Zelve.

Départ pour Cavusin où nous visitons l'église Saint-Jean-Baptiste qui domine le village. Nous poursuivons sur Avçilar, pittoresque bourgade et champ de cheminées des fées, puis Ushisar, énorme roc où s'est constitué un gros village tout en étages et en ruelles pentues, le tout dominant la Cappadoce. Nous montons au château d'où le panorama sur la région est magnifique. Enfin, nous terminons la journée par la *Trakali kilise* et la chapelle Saint-Étienne à Göreme, où nous dînons.

Nous plantons la tente au-dessus de la vallée de Göreme, sur le plateau dominé par cet inévitable rocher d'Ushisar. Le coup d'œil est splendide.

Une chienne nous sert de compagne pour la soirée.



DIMANCHE 24

La Globe se lève à cinq heures et demie pour admirer un splendide lever de soleil : Göreme encore dans l'ombre, le village d'Ushisar et la campagne alentour illuminés.

Après un déjeuner au fromage et au thé, visite de sept ou huit églises de Göreme, la plus jolie étant la *Karanlik kilise*, ou église sombre.

Départ pour Nevsehir où nous montons à la citadelle précédés d'un gamin qui veut servir de guide et auquel Popol et Philippe veulent botter le cul.

Ne trouvant pas de *lokanta*, nous partons pour Derinkuyu. Nous y visitons la cité souterraine et nous y cassons la croute. Sous la conduite d'un gosse et par des couloirs très bas, nous parcourons les quatre étages de cette ville sous terre.

Nous visitons ensuite quatre étages sur sept de la cité souterraine de Kaymakli, très étendue : les pièces et les couloirs s'entrelacent. Il y a beaucoup de restes de jarres de vin et d'eau. 20 000 personnes pouvaient se réfugier en temps de guerre dans cette extraordinaire termitière.

Sur la route d'Aksaray, nous nous relaxons une heure devant deux *lemons* (limonades).

Nous plantons la tente près du *Mamasin baraji*, un barrage minable dont le lac a un niveau très bas.

LUNDI 25

Lever romantique devant le lac. Petit déjeuner au çay (thé), passé avec un mouchoir de Philippe. De son côté, Popol récupère LE sien, tout propre, ce qui n'est pas le cas de La Globe qui se passe de toilette ce matin.

Départ pour la vallée de la Peristrema : trente-deux kilomètres de routes infectes mais pittoresques à travers une Turquie encore à l'état brut. Arrivée en roue libre à Ithlara : le carburateur est bouché. Le mécano du coin nous dépanne en cinq minutes.

Nous prenons un çay dehors en compagnie de la majorité de la population masculine du village.

Nous partons pour la vallée avec un tout jeune guide. Deux heures de marche dans une vallée verdoyante, curieusement encaissée dans le plateau ; visite de trois églises rupestres aux fresques admirables. Retour par la corniche.

À l'arrivée, nous nous jetons sur une jarre d'eau. L'épicier nous prépare une délicieuse omelette relevée de poivrons, aubergines et tomates. Nous rencontrons l'instituteur. Les Turcs essaient les casquettes de La Globe et Popol, puis nous repartons pour Aksaray par une piste presque impraticable. Philippe passe son premier ruisseau à gué.

Sur la route de Konya, nous visitons l'admirable caravansérail de Sultanhani, le plus joli de tous ; nous admirons une coupole en colimaçon, un véritable chef d'œuvre architectural, ainsi qu'une porte d'entrée splendide.

Cent cinquante kilomètres de poussière et voici Konya. Une fois arrivés, nous nous accordons une heure de repos à la terrasse d'un café.



MARDI 26

Levés de bonne heure, nous descendons à Konya avant huit heures pour constater que le musée de Mevlana n'ouvre qu'à neuf heures et demie. À cette heure, il est envahi par une foule de Turcs où se mêlent des touristes que l'on reconnaît facilement à leur attirail photographique. Le musée est magnifique : vieux corans, tapis anciens, objets en cuivre ciselé, tombeaux coiffés de turbans et plafonds décorés d'arabesques.

En sortant, nous visitons *Selimyie Cami*, à côté du musée. Ensuite, nous allons voir, au centre de la vieille ville, la mosquée d'Alaeddin et les restes du palais seldjoukide protégés par un affreux dôme de béton.

Après avoir déjeuné, à onze heures, nous partons pour Ankara : 260 kilomètres de route triste, plate et déserte. Nous somnolons tous les trois lorsque, à peu près à mi-chemin, la monotonie est interrompue par les signes d'un bidasse turc, le chauffeur d'un colonel en grande tenue, d'un militaire en bras de chemise, sans doute un général, et d'un civil également en chemise, pourquoi pas un ministre ?

Leur Ford-Allemagne chauffe.

La Globe part avec le colonel chercher de l'eau au bled voisin. Les paysannes ne mouffent mot devant le gradé qui se sert à leur puits.

Après les "*thank you*" des pontes, nous reprenons notre petit bonhomme de chemin. Nous retrouvons une certaine animation sur la RN1 turque.

À Ankara, nous réussissons à trouver un bureau du tourisme. Après un essai pour coucher en auberge de jeunesse, nous faisons un tour au garage Renault, plutôt minable : nous devons nous passer de rétro extérieur jusqu'à Istanbul et c'est un chiffon qui devra servir de bouchon d'huile pendant quelques jours encore.

Nous montons à la citadelle, d'abord en voiture au travers d'un marché, puis guidés par des gosses dans des maisons où il est bon de faire attention aux têtes. « *Sind Sie deutsch, Monsieur ?* », nous demande-t-on.

Belle vue sur tout Ankara.

Comme d'habitude, nous dinons dans une *lokanta*. Nous plantons la tente au bord de la route de Cankiri, près d'une fontaine pratiquement tarie... où Popol lave son unique pantalon !

Vers neuf heures et demie, trois soldats en patrouille nous rendent visite. Ils sont armés jusqu'aux dents et s'étonnent que nous n'ayons aucun moyen de défense. "*Why no guns ?*", nous demande l'intellectuel de la bande. Suit une conversation sur le malheur des Turcs en comparaison du bonheur des Occidentaux...

MERCREDI 27

Lever tardif ce matin.

Visite décevante des bains romains : il ne subsiste pratiquement rien.

Au très intéressant musée archéologique, nous admirons de très belles fresques hittites.

Après déjeuner, dans le Parc de la Jeunesse, sur une île et sous une chaleur accablante, nous prenons un thé et un repos bien gagnés.

Nous montons au mausolée d'Atatürk dont nous visitons le musée. Nous y remarquons en particulier la canne-fusil du père de la Turquie.

Au musée ethnographique, nous allons contempler les habits, les tapis, les objets en cuivre et les armes tout droit sortis de l'histoire de la Turquie.

À la sortie d'Ankara, nous prenons la route de Bursa. Le paysage est désertique.

Nous dinons à Temelli chez un épicier.

Le soir, nous recevons la visite de deux bergers accompagnés de leur troupeau.

JEUDI 28

Nous sommes réveillés à six heures et demie par des coups de sifflet. Quatre agents de police sont au bord de la route, les mains sur les hanches. Philippe nous réveille. Nous nous sapons en vitesse et nous sortons. Un commissaire de police nous demande en français si nous avons vu passer un taxi vers cinq heures. À cette heure-là, nous dormions, évidemment. Certes, à ce moment-là, nous avons entendu un bruit de moteur. Était-ce un tracteur ou le fameux taxi ?

Si la police d'Ankara est aux trousses d'un taxi, c'est qu'elle recherche ses occupants pour crime. Voyant que nous ne savons rien, les flics repartent dans leur grosse américaine, une Dodge vert foncé à toit blanc. Une heure plus tard, nous voyons un *dolmus* traverser le champ pour rejoindre la route.

Nous partons ensuite vers Bursa. Nous déjeunons à Bozüyük.

C'est après midi que la montagne commence pour Philippe. À Bursa, nous prenons la route de l'Uludag : trente-cinq kilomètres de montée afin d'atteindre 2 000 mètres d'altitude. Quelle fraîcheur revigorante ! Nous prenons une *su* (eau fraîche) vraiment fraîche ; en ville, nous descendons dans le quartier de Muradyie. Nous y visitons une mosquée et trois mausolées.

Nous dinons à Hurriyet, puis nous plantons la tente entre Mudanya et Eskel, dans un décor enchanteur sur le rivage de la mer de Marmara.

Un bain de pieds redonne à La Globe son bronzage Dinamo...

VENDREDI 29

Ce matin, repos prolongé au bord de la mer jusqu'à dix heures et demie. La Globe en profite pour faire la vidange.

Nous déjeunons dans la même *lokanta* qu'hier, puis nous allons à Bursa sur le coup de midi pour voir la mosquée Verte. Le mausolée est fermé et, à la mosquée, ont lieu les prières communes. En effet, chez les musulmans, le vendredi est le jour du seigneur... Son sans lumière.

Nous attendons patiemment la sortie pendant une heure, en vain. Par ailleurs, le mausolée est toujours fermé. Nous partons pour Gemlick où nous cherchons un camping. Les campings conseillés ne nous satisfont pas. Aucune tente n'y est visible.

Nous trouvons un emplacement acceptable sous les oliviers, au bord de l'eau, vers trois heures et demie.

Repos, lecture, pique-nique...

SAMEDI 30

Repos toute la journée au même endroit.

Lavage massif grâce à un puits où nous prenons l'eau à l'aide d'une toile à matelas.

Ce matin, Popol et Philippe répondent à l'appel au secours d'un chauffeur en difficulté. Sa voiture, une Škoda, sortie de la route, est suspendue au-dessus du vide, accrochée à des buissons providentiels. Elle n'a plus qu'une seule roue sur la route. À vingt mètres en contrebas, la mer gronde contre les rochers... Pourtant, le chauffeur est indemne et sa voiture n'a pas le moindre dégât !

La Globe s'abime dans *Einstein*, de Boris Kouznetzov : très ardu ; il n'y pige pas grand-chose.

Pendant ce temps, Popol et Philippe assistent aux ébats d'un énorme poisson. À un kilomètre au large, un dauphin (ou un requin) effectue des bonds impressionnants à la surface de l'eau.

DIMANCHE 31

Nous partons pour Yalova où nous trouvons une longue file de voitures qui attendent le ferry-boat. Nous attendons une heure et demie le départ en grignotant deux pêches pas mûres accompagnées d'un verre de *lemon*.

Une heure quarante de traversée sur une mer calme, pendant laquelle Popol et La Globe se balancent de la relativité à la tête à tour de bras ainsi que les prix Nobel et les académiciens.

À partir de Kartal, nous faisons route vers Üsküdar ; ce sont vingt kilomètres dans les rues de la banlieue asiatique d'Istanbul. Nous apercevons l'Istanbul européen de l'autre côté du Bosphore.

Vers trois heures et quart, nous quittons l'Asie pour notre vieille Europe.

À peine descendus du *feri-bot*, nous avons l'impression d'être ailleurs qu'en Turquie ; c'est une ville très moderne qui, nous le constaterons demain, est infestée de touristes, allemands pour la plupart, se baladant en troupeau.

Nous allons à l'office du tourisme puis à l'hôtel Hilton, au stand Hachette dans l'espoir d'acheter un journal français. Peine perdue : il est fermé aujourd'hui dimanche.

Nous manœuvrons pour atteindre la rue *Piyer Loti* où nous découvrons que le *Students Hostel* est complet. Nous nous rabattons sur le *mocamp* de Kartaltepe, le plus sélect de Turquie, nous pourrions le constater rapidement.

Après un diner sommaire au pain-beurre-saucisson, arrivent trois voitures de la Manche, de Mortain et du Teilleul exactement.

Nous discutons une heure avec les gars pendant que ces dames leur préparent un gueuleton.

LUNDI 1^{er} SEPTEMBRE

Départ vers huit heures. Nouveaux échecs aux TMTF et TMFT pour les auberges de jeunesse.

Visite de la mosquée Bleue, *Sultanhamet Cami*, à l'intérieur entièrement recouvert de céramiques auxquelles la mosquée doit son nom. C'est la plus belle que nous ayons vue.

Sainte-Sophie étant fermée, nous nous rabattons sur Topkapi où nous admirons des porcelaines de Chine et de Sèvres, les trésors des sultans et une mosquée aux murs de nacre. Parmi les trésors, nous trouvons une main et un os occipital de saint Jean-Baptiste, dont le tombeau se trouve dans la mosquée des Omeiyades, à Damas.

Nous prenons le repas le moins cher du voyage : sept livres turques. Ensuite, nous passons au garage Renault où nous trouvons un bouchon pour le réservoir d'huile, mais pas de rétro.

Notre manège pour nous garer attire l'attention amusée d'un soldat en faction à l'entre du musée militaire, devant la statue d'Atatürk que nous photographions.

Nous prenons la route de Rumeli Hisar, forteresse elle aussi fermée aujourd'hui. Nous continuons jusqu'au bourg de Tarabya où le camping du Bosphore nous accueille pour plusieurs nuits sur la première terrasse, en plein bled avec vue sur le port.

En revenant en Europe, nous avons retrouvé un temps frais et couvert : seulement 26° à l'ombre... C'est tout dire.

Diner à Istinyie.

MARDI 2

Nous commençons par visiter Sainte-Sophie. Nous avons fait auparavant le parcours Tarabya-Ayasofya, vingt-deux kilomètres, en une heure.

Ayasofya est une basilique aux dimensions impressionnantes dont la gigantesque coupole tient comme par miracle. Sur les piliers, sont accrochés d'immenses boucliers aux inscriptions mystérieuses. Nous montons à la première galerie où subsistent d'admirables mosaïques byzantines.

Ensuite, nous visitons le musée archéologique, trop vaste, trop fouillis, trop touffu. Les pièces principales devraient être dégagées de la gangue qui les enserme. Le musée a pillé les ruines de Pergame, Éphèse, Aphrodisias et Rhodes, et s'est attribué les sarcophages de Sidon, parmi lesquels celui d'Alexandre le Grand.

Après le repas, nous prenons un *dolmus* pour Eminönü ; le chauffeur nous déconseille le Bosphore à cause du *Wind*. Pourtant, nous nous offrons une remontée du Bosphore jusqu'à Anadolu Kavagi : deux heures quarante-cinq de bateau principalement le long de la côte asiatique. Nous avons droit au récital d'un chanteur local puis nous passons une heure en Asie, surtout devant un thé, d'ailleurs, car nous avons besoin de nous réchauffer.

Retour plus rapide (deux heures) et arrivée à la nuit tombée. Re-*dolmus* pour rejoindre notre *lokanta* habituelle. Enfin, slalom nocturne jusqu'au camp.

MERCREDI 3

Aujourd'hui, journée de repos et de calme avec une croisière aux îles des Princes et une escale de cinq heures dans la plus grande : Büyükada. Ces îles sont interdites aux voitures et leurs rues calmes ne sont troublées que par le pas des chevaux attelés aux fiacres. De belles villas bordent la mer, entourées de jardins luxuriants plantés de palmiers et de magnifiques fleurs mauves.

Un repos de deux heures au bord de l'eau, sous les pins, ne peut nous faire que du bien, loin de la vie trépidante d'Istanbul.

JEUDI 4

Fatigués et énervés par l'atmosphère de la cosmopolite Istanbul, nous partons sur le coup de midi. La route est tranquille jusqu'au poste-frontière où nous grillons nos dernières livres turques en clopes, cartes postales et bières. Trente minutes de formalités et nous arrivons au poste bulgare. Un douanier nous invite à nous garer, demande les passeports et constate que Popol et Philippe portent la barbe. La Globe va au bureau pour les tampons ; le douanier veut d'abord voir les deux barbus et, oh surprise ! oh horreur ! leur demande de la couper parce que la photo de leur passeport les représente imberbes. On parlemente ; Popol essaie de faire valoir une cicatrice. Rien à faire, c'est une loi du 11 août.

La délicate opération commence à dix-sept heures dix par une tonte aux ciseaux avant d'entamer les choses sérieuses au savon à barbe et au rasoir. Le rajeunissement est terminé trente-cinq minutes plus tard.

Un douanier nous donne les passeports sans regarder les visages signés Gilette. Piètre consolation : deux Allemands doivent aussi se raser.

Les Bulgares font tout pour encourager le tourisme, y a pas à dire ! À la douane, brille un immense « Soyez les bienvenus » !

Nous dénichons le camping Guergana à Harmanli ; il est en construction.

Nous dinons d'un solide *sis kevap* en compagnie de trois Belges en route pour la Turquie. Ils nous apprennent qu'Ottenbros est champion du monde ! « THE GAG ».

VENDREDI 5

Ce matin, nous décidons de changer d'itinéraire et de remonter la côte yougoslave.

Après le çay, nous partons. Une demi-heure de route et... coup de sifflet : nous avons traversé une agglomération à soixante-dix alors que c'est limité à cinquante. Résultat : une amende de trois leva... Les Bulgares encouragent le tourisme.

Nous arrivons à Plovdiv sur le coup de onze heures ; la ville est ornée, comme le moindre bled, de drapeaux bulgares, soviétiques rouges et bleus et d'immenses portraits de Lénine, Jivkov, Dimitrov, Brejnev et Kossyguine. Le neuf, c'est le 25^e anniversaire de la libération par les frères soviétiques.

Nous achetons des affiches puis nous montons au monument du Soldat soviétique sur la colline des Libérateurs, dans le parc de la Liberté. Tout un programme !

Belle vue sur Plovdiv.

Après bien des tâtonnements, nous trouvons la maison de Lamartine dans le vieux Plovdiv aux ruelles pentues et mal pavées.

À Sofia où la circulation en plein centre n'est pas plus dense qu'à Saint-Lô, nous visitons l'église Alexandre-Newski, de style byzantin, puis la crypte, aménagée en musée d'icônes. Nous jetons un coup d'œil à Sainte-Sophie, de style roman.

Nous attendons plus d'une heure un café, le barman-fonctionnaire nous calmant avec des "*moment !*".

Des jeunes filles en pull jaune et tutu rouge se rendent à une répétition pour le neuf.

Nous sortons de Sofia par « la » grande route bulgare à quatre voies désertes. Pendant le mois d'août, du goudron a remplacé quelques kilomètres de pavés. Enfin un bon point !

Heureux qui communiste s'est fait pousser la barbe ! Nous n'arrivons pas à encaisser la plaisanterie bulgare. On peut se demander si, à Prague, on leur a coupé la barbe aussi. Qui sait où en est le communisme ? Pourtant, on voit Lénine partout dans ce sacré pays ; il doit s'en retourner dans sa tombe, le pauvre vieux. Nous avons eu le droit à un PV parce que nous roulions à soixante-dix dans une prétendue agglomération : curieuse façon d'empocher des devises ! Dans ce pays, tout le monde est flic ou militaire et il faut trois quarts d'heure pour avoir un café « express » ! *"Moment, moment"* ! Tu parles !

La prochaine fois que nous venons ici, nous serons coiffés à la Yul Brynner ; ça promet cinq minutes assez agréables.

À la frontière, la banque nous reprend nos quatorze leva en rab et nous refile 85 dinars. Arrivés à la douane à dix-huit heures quarante, heure bulgare, nous avons les tampons en cinq minutes ; le douanier ne nous fait pas ouvrir le coffre ; le douanier yougoslave tamponne les passeports sans les regarder ; bref, à dix-huit heures quarante-huit, heure bulgare, c'est terminé et nous nous attablons devant une bière et un sandwich. C'est un record : la douane communiste ne nous a pas fouillés.

SAMEDI 6

Nous retrouvons la mauvaise route de l'aller entre Pirot et Bela Polanka.

Les gorges de Sicevacka ont changé de couleur.

À l'entrée de Nis, nous rendons visite à la tour des Crânes dont la vue avait effrayé à juste titre le « fameux poète Lamartine ».

Nous reprenons l'autoroute de Belgrade puis nous obliquons vers les montagnes.

Déjeuner à Krusevac.

À Čačak, dans un self, nous achetons quatre pots de confiture, du pain et surtout de la *slivovica*.

Ensuite, nous traversons des gorges sur une passerelle branlante : avant-goût du Népal ! Le temps, gris depuis le lever du jour, passe à la pluie avant Titovo Uzice où nous changeons vingt dollars.

Nous retrouvons des gorges et La Globe, excédé par les virages, casse un pot de confitures, sans autre dommage cependant. Pour avoir doublé sur la ligne continue, Popol se fait arrêter mais le flic ne lui met pas de PV.

Après un souper sommaire au pain et au *salam* (salami) à Partizanske Vode, nous plantons la tente au bord de la route au milieu d'un décor mouillé.

DIMANCHE 7

Il ne pleut plus, mais « c'est tout juste » (Philippe).

Le coin est très fréquenté par les troupeaux de moutons car nous sommes en pleine Suisse yougoslave. De Partizanske Vode à Bijelo Polje où nous déjeunons, nous traversons de nombreuses gorges ; Philippe est au volant. Nous faisons de nombreuses photos. Popol bat tous les records : neuf vues en rab ! C'est le roi du patinage-photo.

Nous faisons une trentaine de tunnels et, sous l'un d'eux, pris comme d'habitude à quatre-vingt à l'heure, dans les gorges de la Moraca, nous rencontrons des cailloux coupants tombés de la voûte. Ça ne coupe pas, si l'on peut dire : crevaison immédiate. Nous arrêtons sur un pont et nous changeons de roue.

Nous continuons sur Titograd où nous découvrons un *vulkaniser* qui nous répare les deux chambres, les deux jantes à coups de marteau et un pneu déchiré par les cailloux. Coût de l'opération : soixante-dix dinars, ça fait mal.

Nous prenons la route pittoresque de Cetinje et nous passons au bout du romantique lac de Scutari, fjord recouvert de nénuphars.

Un gamin qui parle français nous indique « le » restaurant de Cetinje, petite ville de 10 000 habitants nichée au fond d'une vallée encaissée entre des montagnes escarpées. L'ancienne capitale du Monténégro était facile à défendre.

Le maître d'hôtel parle allemand, lui. Il nous propose du Käse (fromage), nous amène du Schinken (jambon) et vlan : soixante-quatorze dinars. Mais enfin, Popol déclare qu'on a de l'argent et qu'il faut le dépenser... Nouveau son de cloche.

Nous plantons la tente dans un virage, juste à la sortie de Cetinje.

LUNDI 8

Nous prenons la route de Kotor qui, sur une quarantaine de kilomètres, tourne et serpente sans arrêt. Nous avons de magnifiques panoramas sur les Bouches de Kotor mais, malheureusement, sous un ciel gris d'où la pluie se met bientôt à tomber.

Vingt-cinq lacés dûment homologués et nous voici à Kotor, vieille ville fortifiée interdite aux voitures et dont les murailles montent à l'assaut de la montagne.

Visite à Saint-Tryphon, cathédrale de style roman (XII^e siècle), entre l'opticien et l'agent Renault. Ce dernier n'arrive pas à resserrer le frein à main, les garnitures étant mortes.

Nous prenons la route qui suit la côte sous une pluie d'orage annonciatrice de beau temps que nous trouvons effectivement avant Dubrovnik, baigné d'un soleil éclatant. De la route, nous bénéficions d'une très belle vue plongeante sur la ville.

Nous visitons la vieille ville, réservée aux piétons et en particulier aux touristes. Ensuite, nous parcourons les remparts.

Nous reprenons la route en direction de Split.

C'est à l'entrée de Gradac, sur la corniche, que nous installons notre campement.

MARDI 9

À deux heures et demie du matin, un fou chantant, et même braillant, s'est allongé les bras en croix devant la tente !

Ce matin, départ retardé... Nous attendons Popol qui se baigne deux fois non sans prendre le temps de se sécher au Soleil entre les deux mises à flot.

Nous roulons jusqu'à Split par une route pittoresque surplombant une mer Adriatique bleu-Méditerranée. Arrêt sur le port. Montée en haut du clocher. Nous y avons une vue panoramique sur la ville, enserrée dans le palais de Dioclétien. Repas dans un *express-restoran*.

Sixième panne d'essence près de Maslenica.

Nous roulons tout l'après-midi jusqu'à Stavigrad. Nous y cassons la graine dans une *gostiona* isolée sur le bord de la route.

MERCREDI 10

Depuis des semaines, l'amortisseur droit tapait. Ce matin, il tape d'une façon anormalement forte. La tête est brisée et s'est détachée du boulon. L'amortisseur ne sert plus à rien.

Vingt kilomètres après l'incident, arrêt à l'auto-servis de Senj. En une heure et demie, un mécano nous ressoude une tête sur l'amortisseur qu'il juge encore utilisable.

Nous cassons la croûte à Rijeka dans un *express-restoran*, une fois de plus. Nous allons ensuite au *PISSOIR* ! Sans commentaire.

Nous passons la frontière avec l'Italie en cinq minutes.

Après l'autoroute Monfacolne-Portogruaro, nous achetons des vivres. Nous plantons l'installation à seize heures trente en bordure d'un canal à quelques kilomètres de Venise, près de la lagune, sur la route de Chioggia. Nous sommes mangés par les moustiques.

JEUDI 11

Ce matin, nous visitons Venise. Un bateau chargé de touristes nous emmène directement à la place Saint-Marc par le port de commerce où nous reconnaissons des cargos venus des quatre coins de la Terre.

Venise s'offre à nous,

« dans le matin et le Soleil, plus belle, plus somptueuse, plus diverse, plus étonnante que toutes les proses, tous les poèmes, tous les tableaux ; Venise où s'épuise l'épithète. Venise à l'extrême limite entre la splendeur et le mauvais goût, Venise, orientale, fabuleuse, posée sur sa lagune, ville surgie d'un miroir, Venise avec ses portes qui s'ouvrent sur l'eau morte et ses escaliers plats qui se prolongent sous l'onde dans leur image inverse, Venise plus pâle, et plus ombreuse en ses couleurs, qu'on ne l'attendait, parce que débarrassée du vernis jaune dont sont couvertes les toiles de musées, Venise avec ses jardinets suspendus, avec ses mousses murales, et son algue sournoise, poissonneuse, où la semelle glisse, Venise à la fois grouillante et lente, parce que sa foule, depuis des siècles, se règle au métronome des gondoles. Venise miraculeuse... où tout, le moindre balcon, la porte d'une boutique, une péniche de légumes et de fruits, bateau des quatre saisons aux couleurs de feu d'artifice, tout est surprenant et mérite égard » (Maurice Druon, *Rendez-vous aux enfers*).

Nous nous perdons dans les ruelles de la ville, ce labyrinthe dans lequel peu de touristes osent s'aventurer. C'est peut-être là que Venise est la plus belle.

Sur l'autoroute de Milan, puis sur l'autoroute de Stresa, nous roulons en toute quiétude, au bord du sommeil. Seule la pénurie d'argent peut nous sortir de notre apathie ; en cette fin d'après-midi, les banques sont toutes fermées. Seule la gare d'Arona nous évite un jeûne forcé, la caissière acceptant de changer cent francs.

Nous grimpons sur la colline qui surplombe le lac Majeur, baigné de lumière par le Soleil déclinant. La tente installée sous les pommiers, nous prenons un repas frugal, mais si agréable en l'absence de moustique.

Nous en sommes déjà au dessert lorsqu'une voiture s'arrête. Six Italiens en descendent, exubérants et bavards. Ils nous invitent à venir manger avec eux au village voisin et, finalement, nous acceptons. Ce sera notre deuxième repas de la soirée, copieux celui-là, avec des spaghettis saupoudrés de parmesan et du vin de fraise en abondance.

VENDREDI 12

Longue route. Nous avons hâte de revoir la Normandie.

Nous mitraillons les paysages alpestres du Simplon, les pentes verdoyantes des alpages et les sommets étincelants. La Suisse est belle dans la lumière de septembre, si propre, si nette, si accueillante, si opulente aussi qu'on serait tenté d'en faire un pays-modèle.

Nous longeons le lac Léman entre Montreux et Lausanne, lac perdu dans la brume épaisse qui s'étend sur ses eaux. Nous passons la frontière à Vallorbe et nous prenons une bière à Pontarlier, dans notre bonne vieille France.

La traversée de Dijon est sans histoire, mais la route de Paris est encombrée de bouchons.

Nous mettons un point final à cette journée aux portes d'Avallon.

SAMEDI 13

Aujourd'hui, les routes françaises ont vu passer une 4L maculée de boue, recouverte de poussière, à l'arrière couvert d'inscriptions, qui rentre au port.

La route est longue, fastidieuse, monotone, la traversée de Paris plus difficile que jamais et le ciel uniformément gris à partir de Pacy-sur-Eure.

Coiffés comme de véritables bédouins, nous faisons notre petit effet dans plus d'un village de la Manche.

Le voyage est fini. Nous avons parcouru près de 14 000 kilomètres. Nous avons eu seulement deux crevaisons et trois pannes. Nous avons franchi quatorze frontières. Nous nous sommes attardés en Syrie, au Liban, en Bulgarie, en Yougoslavie et en Italie ; nous avons visité le plus beau pays du monde : la Turquie. Tout cela pour la modeste somme de 800 francs chacun ! Bref, un voyage merveilleux à la portée de tous.